



Cahiers de praxématique

10 | 1988

Interactions théoriques, interrogations
épistémologiques

Claude Hagège, *Le français et les siècles*

Robert Lafont



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3478>

DOI : [10.4000/praxematique.3478](https://doi.org/10.4000/praxematique.3478)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1988

Pagination : 148-151

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Robert Lafont, « Claude Hagège, *Le français et les siècles* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 10 | 1988, document 7, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3478> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3478>

Tous droits réservés

Jeanne-Marie BARBERIS
 Françoise GARDES-MADRAY
 Montpellier III

PRAXEMATIQUE ET ANALYSE TEXTUELLE : LES CONCEPTS DE DISCOURS ET D'ÉNONCIATION HISTORIQUE

Depuis les années 1975-1980, les travaux se réclamant de l'"énonciation" ou de la "subjectivité dans le langage" ont pris un essor considérable, au point que l'on assiste actuellement à un véritable foisonnement sur ce terrain : recherches sur les "plans d'énonciation" et les hétérogénéités énonciatives (J. Simonin, J. Authier-Revuz par exemple), sur la polyphonie textuelle (O. Ducrot), sur le statut du sujet en linguistique (J. Kristeva, R. Lafont), sur la dimension dialogale (F. Jacques) et interactionnelle du langage, modèles linguistiques donnant une place prépondérante aux "opérations énonciatives" (A. Culioli, H. Adamczewski) ...

E. Benveniste a été l'initiateur de ces courants féconds, à travers une série d'articles dont la plupart sont recueillis dans le tome I des "Problèmes de Linguistique générale", sous le titre "L'Homme dans la Langue" (1). Parallèlement, dans le domaine anglo-saxon, prenaient naissance grâce à Morris et Austin les réflexions sur la performativité et les actes de langage, à partir desquelles s'est développée la pragmatique d'aujourd'hui. Les deux courants, théories de l'énonciation d'une part et pragmatique d'autre part, sont assez proches pour qu'on soit tenté parfois de les confondre (cf. la discussion de ce problème in Hagège 1984, p. 12 sqq). Nous reviendrons sur ce point.

L'objet de cet article est de tenter d'éclairer deux concepts mis en place par Benveniste (2) : "discours" et "énonciation historique", et d'en tester le rendement sur un texte. On se situera

ici en prolongement des réflexions initiées dans l'"Introduction à l'Analyse textuelle" à propos de dialogisme et subjectivité (Lafont et Gardès-Madray, 1976). Le texte que nous avons choisi est un conte de Maupassant, "Le Testament".

La discussion théorique préliminaire aura simplement pour objet de dessiner quelques pistes de réflexion, que l'analyse textuelle du conte permettra de mettre en oeuvre et d'évaluer. La position que nous défendrons est la suivante : la rencontre des personnes et des temps, dans tout énoncé suivi, écrit ou oral, n'est pas le fait du hasard ; elle obéit à un réseau de relations préexistant aux énoncés réalisés. Le système personnes-temps - qui est un fait enregistré en glossogénie (3) - se concrétise dans les productions textuelles selon des modalités récurrentes : à ce niveau aussi existe un fonctionnement systématique.

Pour la commodité de l'exposé, nous entendrons par "textes" les suites d'énoncés écrits ou oraux, littéraires ou non, posés par leur producteur comme un ensemble complet et autonome. Ainsi, le conte de Maupassant "Le Testament" constitue pour nous un ensemble à envisager dans sa globalité : c'est dans cette mesure seulement que la tentative que nous ferons de commenter son fonctionnement linguistique nous paraît valide.

1 - LA CORRELATION PERSONNES-TEMPS : DISCOURS ET ENONCIATION HISTORIQUE

1.1 - L'apport de Guillaume : visée du locuteur et temps opératif

1.1.1 - Se poser la question des relations personnes-temps, c'est se situer au coeur du problème de la subjectivité dans le langage. Comment le sujet parlant s'inscrit-il ou refuse-t-il de s'inscrire dans son énoncé ? Plus généralement, comment les paramètres de l'énonciation, les conditions de production du message, peuvent-ils s'exprimer à travers l'énoncé ?

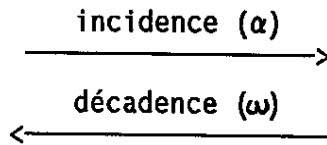
Qui parle ? A qui s'adresse-t-on ? Où ? Quand ? Dans quelle intention ? ...

Cette nécessité pour la réflexion linguistique de reconnaître la présence de "l'homme dans la langue", et d'étudier les marques de l'inscription du locuteur dans son discours, a été fortement posée, on le sait, par Benveniste, dans une série d'articles publiés entre 1946 et 1970. Mais Guillaume avait déjà proposé, avec sa "psychomécanique du langage", une théorie originale faisant largement place à la vision subjective pour expliquer les phénomènes langagiers. Il allait ainsi à contre-courant de la pensée saussurienne, avec ses exclusives à l'égard de la "parole", et s'inscrivait en faux contre le structuralisme qui dominait alors les sciences humaines et se donnait pour objectif d'évacuer la subjectivité de son champ d'étude.

1.1.2 - Chez Guillaume, l'inscription du sujet dans l'énoncé est repérable dans le choix du mode verbal, défini comme le résultat d'une "saisie" plus ou moins précoce de l'"image-temps" par l'énonciateur. Cette proposition est doublement intéressante, puisqu'elle permet de rendre compte non seulement de la subjectivité, mais aussi de la durée du processus d'énonciation : ce processus de conception du temps s'inscrit dans le temps ; Guillaume appelle "temps opératif" ce temps du dire en formation. Et les chercheurs mesurent à peine aujourd'hui le caractère novateur de ce concept.

1.1.3 - De plus, la représentation guillaumienne du temps est fondée sur deux visions orientées en sens inverse. La "vision ascendante" du temps, symbolisée par le chronotype α , présente une perspective ouverte devant le locuteur, qui se voit marchant vers son avenir et laissant derrière lui le passé. Cette visée temporelle ascendante est encore désignée du nom d'"incidence". Dans la "vision descendante" du temps, symbolisée par le chronotype ω , le locuteur au contraire se perçoit comme un point immobile, submergé par le

temps qui remonte du futur pour aller vers le passé, après avoir franchi l'étape de l'actuel ; il s'agit alors d'une visée en "décadence" (4).



Réflexion de haute portée, Guillaume fait intervenir cette vision orientée du temps dans les modes qui connaissent la variation morphologique en personne. Elle structure l'organisation du subjonctif ("temps in fieri") et celle de l'indicatif ("temps in esse") auquel sont intégrés impératif et conditionnel. Dans l'"in fieri" comme dans l'"in esse", le locuteur, selon qu'il veut insister sur l'incidence ou sur la décadence de sa visée temporelle, pourra opter entre une image prospective ou rétrospective du temps en déroulement (voir 1.3.2). En revanche, les modes nominaux (infinitif et participes) sont inaptes à exprimer cette double orientation, comme ils sont inaptes à marquer la personne. Guillaume établit donc une corrélation morphologique entre personnes et temps ; mais il dégage aussi une corrélation moins visible : la vision subjective du temps est subordonnée à l'introduction de la personne dans le temps : "L'illimité, fluent à travers le moi limité, c'est le temps. La définition du moi personnel est donc à l'origine de la notion de temps." (cité par A. Joly et M.J. Lerouge p. 33, voir bibliographie).

1.2 - L'apport de Benveniste : plan du discours et plan de l'énonciation historique

1.2.1 - La corrélation personnes-temps est l'élément central des hypothèses de Benveniste sur le fonctionnement du système verbal. Cette observation le conduit à poser l'émergence, dans la langue française moderne, de deux systèmes concurrents : discours et énonciation historique.

Le DISCOURS correspond au pôle linguistique de la subjectivité : en optant pour ce mode d'énonciation, le locuteur assume son dire, et choisit, consciemment ou non, d'en apparaître comme le producteur. L'énoncé subjectif aura pour marque, dans le système de la personne, le JE, pouvant s'élargir en NOUS, et son corrélat le TU, pouvant s'élargir en VOUS. Les marqueurs de personne sont accompagnés de leurs repères spatio-temporels : l'ICI et le MAINTENANT de l'énonciation. Le temps de base du discours est donc le présent. Ce présent d'actualité ne peut se définir lui-même que par rapport au je : il est le moment où je parle. A partir du point de repère du présent, le passé peut être exprimé par le passé composé et l'imparfait, accompagné de son temps composé, le plus-que-parfait. L'époque future sera prise en charge par futur simple et futur antérieur. La 3ème personne est possible, mais elle a un tout autre statut qu'en énonciation historique, comme nous le verrons plus loin.

A l'opposé, autour du pôle objectif que constitue l'ENONCIATION HISTORIQUE, toute trace de la production du message tend à être effacée ; sont évités : les personnes "intersubjectives" (JE et NOUS, TU et VOUS), ainsi que le moment de la production du message (le présent d'actualité). Seul pourra donc figurer le présent de vérité générale, puisqu'il évacue toute référence au "maintenant" et se veut omnitemporel. Le futur simple n'est plus possible, étant toujours en relation avec le point de repère du présent ; seul pourra fonctionner un futur du passé, c'est-à-dire les formes de conditionnel présent et passé à valeur temporelle. Apparaît en revanche une forme qui constitue le temps de base de l'énonciation historique : le passé simple. Il s'associe dans ses emplois à l'imparfait et au plus-que-parfait, qui sont communs aux deux systèmes.

Dans ce plan d'énonciation, seule la 3ème personne est possible, sous ses formes diverses : pronoms personnels il(s) - elle(s), mais aussi par exemple on, cela, ça etc ... Notons aussi la relation étroite du substantif avec la 3ème personne du verbe ;

lorsqu'il est représenté par un pronom, c'est celui de la 3ème personne. Le substantif en apostrophe fait exception à cause de ses liens fonctionnels avec le tu interpellé.

Précisons, pour éviter toute ambiguïté, que "subjectivité" et "objectivité" ne s'opposent pas dans cette théorie au sens d'"impartial" vs "tendancieux". On peut dire en énonciation historique, sur le mode linguistique de l'objectivité, des choses tout à fait contraires à l'authenticité, voire à la vraisemblance. Dans le roman français du XIXe siècle par exemple, l'énonciation historique est le point d'ancrage privilégié de la fiction narrative.

1.2.2 - Au lieu de donner un rôle essentiel à l'opposition des temps verbaux, on trouvera la clé de voûte du système en se référant à la la théorie de la personne et, plus profondément, à la théorie du sujet qui conditionnent l'opposition discours vs énonciation historique. Benveniste, dans ses articles, se situe dans le cadre d'une réflexion linguistique générale, et avance une série d'arguments qui prouvent le statut particulier de la 3ème personne : elle peut s'exprimer indifféremment par une série de pronoms ou par des substantifs, alors que seuls les pronoms personnels de 1ère et 2ème personne sont susceptibles d'exprimer la position de locuteur et d'interlocuteur des protagonistes d'un dialogue. De plus, "le "je" qui énonce, le "tu" auquel "je" s'adresse sont chaque fois uniques. Mais "il" peut être en effet dans une infinité de sujets - ou aucun" (P.L.G. I, p. 230). Aucun sujet en effet dans un impersonnel comme "il pleut" ; mais aussi, aucun sujet - au sens d'"aucune subjectivité humaine" - chaque fois que il se réfère à du non-animé. La 3ème personne est la seule qui permette de parler des choses. Dans le cadre allocutif, le fonctionnement de il est différent : lorsqu'il se réfère à une personne, cette forme sert à poser l'exclu du dialogue, voire l'absent dont on parle, mais à qui personne ne parle. Sa valeur de mise à distance est si sensible que la 3ème personne sert à

s'adresser de manière détournée à quelqu'un qu'on ne peut, par déférence ou par mépris, interpeller directement. Benveniste tire une conséquence radicale du statut séparé de la 3ème personne ; elle n'est pas à proprement parler l'expression d'une personne ; c'est une "non personne".

1.2.3 Le statut de non-personne se trouve considérablement renforcé en énonciation historique : le il n'est plus pris, comme en discours, dans un jeu d'oppositions avec les personnes subjectives. "Personne ne parle ici ; les événements semblent se raconter eux-mêmes. Le temps fondamental est l'aoriste (passé simple), qui est le temps de l'événement hors de la personne d'un narrateur" (P.L.G.I, p. 241). Benveniste évoque à ce propos un point d'histoire important : dans la langue française classique, le passé simple s'emploie pour exclure un événement de l'actualité du locuteur. A partir de l'exclusion réciproque passé simple vs présent, la langue moderne a systématisé l'opposition, et y a inclus la personne : les personnes intersubjectives associées au présent s'opposent ainsi à la non-personne associée au passé simple.

1.2.4 - Théorie du sujet et théorie de la personne sont imbriquées indissociablement chez Benveniste. Pour lui, le sujet se construit dans et par le langage : c'est en disant "je" qu'on se pose comme sujet. Cette vision dialectique d'un sujet en construction fait que le linguiste se refuse à poser un terme premier entre pensée et langage, entre individu et société. On voit combien cette théorie du sujet est en convergence avec d'autres formes de pensée contemporaine, tant du côté de la philosophie que de la psychanalyse.

A ce niveau, l'opposition avec Guillaume semble irréductible. Guillaume s'en tient à une vision traditionnelle héritée du cartésianisme. Son "sujet" est un MOI (vs JE), non pas en construction, mais "toujours déjà là". Ce sujet pensant est posé comme l'élément originel de l'activité linguistique.

La représentation du système de la personne chez Guillaume est double : d'une part, il la définit dans le cadre de l'énonciation ; c'est ce qu'il appelle la "personne de langage" (5). Dans ce domaine, sa représentation peut être rapprochée de celle de Benveniste : il représente celui dont il est parlé, mais dont personne en particulier ne parle ; il ne comporte pas de "personne de langage". N'est-ce pas dire en d'autres termes que c'est une non-personne ? Guillaume pose bien en effet le MOI comme point de départ de la définition de la personne. Toutefois, malgré ces considérations il décide - c'est le second volet de sa théorie - que l'ensemble du système des personnes a pour soubassement la 3ème personne, la "personne dont il est parlé". Cette articulation est difficile à soutenir : dans il, la "personne dont il est parlé" est bien la 3ème. Mais dans je ? Dans tu ? La "personne dont il est parlé" est selon nous respectivement je et tu. La terminologie guillaumienne nous éclaire sur son arrière-plan philosophique : la "personne dont il est parlé" est dénommée "personne logique". On se trouve ramené à une vision réductionniste de la langue, assimilant toute prédication linguistique à une proposition logique, sous sa forme canonique : modalité déclarative + thème + prédicat. Ainsi Guillaume, après avoir introduit l'énonciation par la "personne de langage", l'expulse grâce à la position transcendante qu'il accorde à la "personne logique", à la 3ème personne.

1.3 - L'apport de Weinrich : les rapports personnes-temps saisis dans un dépassement du cadre de la phrase.

1.3.1 - Harald Weinrich reprend très largement l'opposition discours-énonciation historique, lorsqu'il distingue deux "perspectives de locution" : "monde commenté" vs "monde raconté". L'intérêt de son ouvrage tient surtout, selon nous, à la mise en oeuvre des concepts dans de nombreux textes, car cette observation de la réalité du fonctionnement textuel l'amène à dégager des axes d'étude que Benveniste n'avait pu apercevoir, au

point de vue général où il s'était placé. Weinrich analyse essentiellement la production littéraire, mais la même méthodologie peut être appliquée à n'importe quel type de texte. Dans cette perspective s'inscrit la possibilité d'une "analyse du discours", d'une "linguistique textuelle". Certains phénomènes ne peuvent apparaître que si on les observe dans un contexte suivi où on peut repérer, puis interpréter, réurrences et constantes. Est-ce là affaire de critique littéraire, de stylistique ou de rhétorique ? L'objection est souvent faite à ce type de démarche. Mais où se situent exactement les frontières entre la linguistique d'aujourd'hui et la rhétorique ? Trancher cette question est délicat. Ajoutons que c'est dans le déplacement ou la disparition des anciennes frontières que les disciplines se renouvellent et progressent. Cette réticence à envisager les faits linguistiques dans leur contexte discursif se fonde, en fait, sur une théorie où la parole est définie comme un reflet, une empreinte de la langue. A notre avis au contraire, le système de la langue se rejoue dans chaque acte de parole - comme le soulignait déjà, en 1929, Bakhtine-Volochinov. Sinon, pourquoi les langues évolueraient-elles ? A force de penser que la parole est un reflet brouillé et obscurci de la langue, édifice clair et logique, on en vient, non seulement à masquer les relations dialectiques langue-parole, mais aussi à se désintéresser de la seule base d'observation capable de faire progresser la recherche dans la compréhension des phénomènes langagiers.

L'étude des temps verbaux et de leur valeur s'est longtemps enlisée dans l'analyse d'exemples de grammaire : ces exemples étaient souvent fabriqués ad hoc et toujours privés de contexte. Il y a là une circularité évidente.

1.3.2 - L'étude des temps dans leurs rapports réciproques et dans leur successivité en contexte permet en particulier à Weinrich d'éclairer le rapport imparfait-passé simple dans le plan de l'énonciation historique (ou "monde raconté"). Pour Guillaume,

ces deux temps du passé s'opposent par leur visée. Le passé simple s'inscrit tout entier en "incidence", en temps ascendant (—>). Alors que, dans l'imparfait, la vision "décadente" domine, orientant ainsi la perspective vers le temps descendant (<—). Pour Benveniste, le passé simple constitue, rappelons-le, le temps de base du récit historique, permettant à l'action de progresser dans son déroulement. Weinrich va plus loin dans cette voie : son observation de la répartition des imparfaits et des passés simples en contexte le conduit à définir leur différence de perspective en termes de "premier plan" et d'"arrière-plan" du récit. Selon lui, le recours à l'un ou l'autre de ces temps est une question d'éclairage dans la présentation des faits et leur mise en relief. Sur ce point, à notre avis, les thèses des trois linguistes s'éclairent et se complètent.

2 - LA THEORIE A L'EPREUVE DES FAITS : LA CORRELATION PERSONNES-TEMPS DANS "LE TESTAMENT" DE GUY DE MAUPASSANT

2.1 - Présentation du texte :

Nous avons retenu ce texte en raison de la complexité de son fonctionnement, et des nombreuses questions qu'il pose ainsi dans le domaine des applications linguistiques. "Le Testament" est extrait des "Contes de la Bécasse". Voici l'argument qui sert de lien à l'ensemble des récits de ce recueil : des chasseurs se racontent des histoires à la veillée. Un tirage au sort décide qui d'entre eux mangera les têtes des bécasses tuées dans la journée. En contrepartie, il devra raconter à ses compagnons un souvenir personnel. Le premier "je" du texte se réfère donc au chasseur désigné ce soir-là par le sort.

LE TESTAMENT

A Paul Hervieu

Je connaissais ce grand garçon qui s'appelait René de Bourneval. Il était de commerce aimable, bien qu'un peu triste, semblait revenu de tout, fort sceptique, d'un scepticisme précis et mordant, habile surtout à désarticuler d'un mot les hypocrisies mondaines. Il répétait souvent : "Il n'y a pas d'hommes honnêtes ; ou du moins il ne le sont que relativement aux crapules."

Il avait deux frères qu'il ne voyait point. MM. de Courcils. Je le croyais d'un autre lit, vu leurs noms différents. On m'avait dit à plusieurs reprises qu'une histoire étrange s'était passée en cette famille, mais sans donner aucun détail.

Cet homme me plaisait tout à fait, nous fûmes bientôt liés. Un soir, comme j'avais dîné chez lui en tête-à-tête, je lui demandai par hasard : "Etes-vous né du premier ou du second mariage de Mme votre mère ?" Je le vis pâlir un peu, puis rougir ; et il demeura quelques secondes sans parler, visiblement embarrassé. Puis il sourit d'une façon mélancolique et douce qui lui était particulière, et il dit : "Mon cher ami, si cela ne vous ennue point, je vais vous donner sur mon origine des détails bien singuliers. Je vous sais un homme intelligent, je ne crains donc pas que votre amitié en souffre, et si elle en devait souffrir, je ne tiendrais plus alors à vous avoir pour ami."

Ma mère, Mme de Courcils, était une pauvre petite femme timide, que son mari avait épousée pour sa fortune. Toute sa vie fut un martyre. D'âme aimante, craintive, délicate, elle fut rudoyée sans répit par celui qui aurait dû être mon père, un de ces rustres qu'on appelle des gentilshommes campagnards. Au bout d'un mois de mariage, il vivait avec une servante. Il eut en outre pour maîtresses les femmes et les filles de ses fermiers ; ce qui ne l'empêcha point d'avoir deux enfants de sa femme ; on devrait compter trois, en me comprenant. Ma mère ne disait rien ; elle vivait dans cette maison toujours bruyante comme ces petites souris qui glissent sous les meubles. Effacée, disparue, frémissante, elle regardait les siens de ses yeux inquiets et clairs, toujours mobiles, des yeux d'être effaré que la peur ne quitte pas. Elle était jolie pourtant, fort jolie, toute blonde d'un blond gris, d'un blond timide ; comme si ses cheveux avaient été un peu décolorés par ses craintes incessantes.

Parmi les amis de M. de Courcils qui venaient constamment au château, se trouvait un ancien officier de cavalerie, veuf, homme redouté, tendre et violent, capable des résolutions les plus énergiques, M. de Bourneval, dont je porte le nom. C'était un grand gaillard maigre, avec de grosses moustaches noires. Je lui ressemble beaucoup. Cet homme avait lu, et ne pensait nullement comme ceux de sa classe. Son arrière-grand-mère avait été une amie de J.J. Rousseau, et on eût dit qu'il avait hérité quelque chose de cette liaison d'une ancêtre. Il savait par coeur le Contrat social, la

Nouvelle Héloïse et tous ces livres philosophants qui ont préparé de loin le futur bouleversement de nos antiques usages, de nos préjugés, de nos lois surannées, de notre morale imbécile.

Il aima ma mère, paraît-il, et en fut aimé. Cette liaison demeura tellement secrète que personne ne la soupçonna. La pauvre femme, délaissée et triste, dut s'attacher à lui d'une façon désespérée, et prendre dans son commerce toutes ses manières de penser, des théories de libre sentiment, des audaces d'amour indépendant ; mais, comme elle était si craintive qu'elle n'osait jamais parler haut, tout cela fut refoulé, condensé, pressé en son coeur qui ne s'ouvrit jamais.

Mes deux frères étaient durs pour elle, comme leur père, ne la caressaient point, et, habitués à ne la voir compter pour rien dans la maison, la traitaient un peu comme une bonne.

Je fus le seul de ses fils qui l'aimât vraiment et qu'elle aimât.

Elle mourut. J'avais alors dix-huit ans. Je dois ajouter, pour que vous compreniez ce qui va suivre, que son mari était doté d'un conseil judiciaire, qu'une séparation de biens avait été prononcée au profit de ma mère, qui avait conservé, grâce aux artifices de la loi et au dévouement intelligent d'un notaire, le droit de tester à sa guise.

Nous fûmes donc prévenus qu'un testament existait chez ce notaire, et invités à assister à la lecture.

Je me rappelle cela comme d'hier. Ce fut une scène grandiose, dramatique, burlesque, surprenante, amenée par la révolte posthume de cette morte, par ce cri de liberté, cette revendication du fond de la tombe de cette martyre écrasée par nos moeurs durant sa vie, et qui jetait, de son cercueil clos, un appel désespéré vers l'indépendance.

Celui qui se croyait mon père, un gros homme sanguin éveillant l'idée d'un boucher, et mes frères, deux forts garçons de vingt et de vingt-deux ans, attendaient tranquilles sur leurs sièges. M. de Bourneval, invité à se présenter, entra et se plaça derrière moi. Il était serré dans sa redingote, fort pâle, et il mordillait souvent sa moustache, un peu grise à présent. Il s'attendait sans doute à ce qui allait se passer.

Le notaire ferma la porte à double tour et commença la lecture, après avoir décacheté devant nous l'enveloppe scellée à la cire rouge et dont il ignorait le contenu.

Brusquement mon ami se tut, se leva, puis il alla prendre dans son secrétaire un vieux papier, le déplia, le baisa longuement, et il reprit. Voici le testament de ma bien-aimée mère :

" Je, soussignée, Anne-Catherine-Geneviève-Mathilde de Croixluce, épouse légitime de Jean-Léopold-Joseph-Gontran de Courcils, saine de corps et d'esprit, exprime ici mes dernières volontés.

" Je demande pardon à Dieu d'abord, et ensuite à mon cher fils René, de l'acte que je vais commettre. Je crois mon enfant

assez grand de coeur pour me comprendre et me pardonner. J'ai souffert toute ma vie. J'ai été épousée par calcul, puis méprisée, méconnue, opprimée, trompée sans cesse par mon mari.

" Je lui pardonne, mais je ne lui dois rien.

" Mes fils aînés ne m'ont point aimée, ne m'ont point gâtée, m'ont à peine traitée comme une mère.

" J'ai été pour eux, durant ma vie, ce que je devais être ; je ne leur dois plus rien après ma mort. Les liens du sang n'existent pas sans l'affection constante, sacrée, de chaque jour. Un fils ingrat est moins qu'un étranger ; c'est un coupable, car il n'a pas le droit d'être indifférent pour sa mère.

" J'ai toujours tremblé devant les hommes, devant leurs lois iniques, leurs coutumes inhumaines, leurs préjugés infâmes. Devant Dieu, je ne crains plus. Morte, je rejette de moi la honteuse hypocrisie ; j'ose dire ma pensée, avouer et signer le secret de mon coeur.

" Donc, je laisse en dépôt toute la partie de ma fortune dont la loi me permet de disposer, à mon amant bien-aimé Pierre-Germer-Simon de Bourneval, pour revenir ensuite à notre cher fils René.

(Cette volonté est formulée, en outre, d'une façon plus précise, dans un acte notarié)

" Et, devant le Juge suprême qui m'entend, je déclare que j'aurais maudit le Ciel et l'existence si je n'avais rencontré l'affection profonde, dévouée, tendre, inébranlable de mon amant, si je n'avais compris dans ses bras que le Créateur a fait les êtres pour s'aimer, se soutenir, se consoler, et pleurer ensemble dans les heures d'amertume.

" Mes deux fils aînés ont pour père M. de Courcils, René seul doit la vie à M. de Bourneval. Je prie le Maître des hommes et de leurs destinées de placer au-dessus des préjugés sociaux le père et le fils, de les faire s'aimer jusqu'à leur mort et m'aimer encore dans mon cercueil.

"Mathilde de Croixluce"

M. de Courcils s'était levé ; il cria : "C'est là le testament d'une folle !" Alors M. de Bourneval fit un pas et déclara d'une voix forte, d'une voix tranchante : "Moi, Simon de Bourneval, je déclare que cet écrit ne renferme que la stricte vérité. Je suis prêt à le prouver même par les lettres que j'ai."

Alors M. de Courcils marcha vers lui. Je crus qu'ils allaient se colleter. Ils étaient là, grands tous deux, l'un gros, l'autre maigre, frémissants. Le mari de ma mère articula en bégayant : "Vous êtes un misérable !" L'autre prononça du même ton vigoureux et sec : "Nous nous retrouverons autre part, monsieur. Je vous aurais déjà souffleté et provoqué depuis longtemps si je n'avais tenu avant tout à la tranquillité, durant sa vie, de la pauvre femme que vous avez tant fait souffrir."

Puis il se tourna vers moi : "Vous êtes mon fils. Voulez-vous me suivre ? Je n'ai pas le droit de vous emmener, mais je le prends, si vous voulez bien m'accompagner."

Je lui serrai la main sans répondre. Et nous sommes sortis ensemble. J'étais, certes, aux trois quarts fou.

Deux jours plus tard M. de Bourneval tuait en duel M. de Courcils. Mes frères, par crainte d'un affreux scandale, se sont tus. Je leur ai cédé et ils ont accepté la moitié de la fortune laissée par ma mère.

J'ai pris le nom de mon père véritable, renonçant à celui que la loi me donnait et qui n'était pas le mien.

M. de Bourneval est mort depuis cinq ans. Je ne suis point encore consolé.

Il se leva, fit quelques pas, et, se plaçant en face de moi : "Eh bien, je dis que le testament de ma mère est une des choses les plus belles, les plus loyales, les plus grandes qu'une femme puisse accomplir. N'est-ce pas votre avis ?"

Je lui tendis les deux mains : "Oui, certainement, mon ami."

2.2 - La complexité structurelle du récit

2.2.1 - La lecture de ce conte récuse tout d'abord l'idée - si on l'avait jamais eue - que les textes peuvent se classer strictement en deux colonnes, l'une réservée au discours, l'autre à l'énonciation historique. La perspective d'énonciation d'un locuteur reste rarement longtemps la même et "Le Testament" en fournit l'illustration. Si l'on y trouve plusieurs passages dialogués en discours, la narration en revanche n'utilise pas uniquement le plan d'énonciation historique. L'association des marqueurs de personne du discours avec le passé simple s'observe souvent : "nous fûmes bientôt liés" ; "je fus le seul de ses fils ..." Le texte passe brusquement, dans la première réplique de René de Bourneval, d'un système de discours sans failles ("Mon cher ami, si cela ne vous ennuie pas etc ...") à une plage contenant des passés simples ("Toute sa vie fut un martyr etc ..."), sans que cependant on puisse prétendre que ce passage est écrit en pure énonciation historique. Le je de René de Bourneval s'y maintient, ainsi que des présents qui renvoient à son actualité de locuteur : "dont je porte le nom", "je lui ressemble beaucoup", "paraît-il", etc ...

On aura sans doute remarqué aussi, vers la fin du texte, que la narration de René de Bourneval abandonne le passé simple, au profit du passé composé. Deux phrases consécutives soulignent, par leur enchaînement abrupt, ce retournement : "Je lui serrai la main. Et nous sommes sortis ensemble."

Comment rendre compte de tels faits, à partir des outils théoriques que nous avons proposés ?

2.2.2 - Ce conte pose aussi l'intéressante question de l'imparfait dit "pittoresque", que Guillaume appelle "imparfait perspectif". Un exemple caractéristique intervient en clôture de récit : "Deux jours après, M. de Bourneval tuait en duel M. de Courcils." L'opposition imparfait-passé simple joue un grand rôle dans l'organisation du processus narratif ; son analyse peut fournir des éléments de réponse pour expliquer ce type d'imparfait.

2.3 - Les divers "je" du texte

2.3.1 - Ce récit a pour particularité d'être pris en charge par deux instances de discours :

- La première, Je 1, représente le chasseur. Les destinataires directs de son message (les autres convives du repas) ne sont pas posés, dans le cadre du conte, comme interlocuteurs. Ils ne sont jamais interpellés, et ne prennent pas la parole.

- A l'intérieur du récit du chasseur intervient un dialogue entre Je 1 et l'un de ses amis, René de Bourneval. Ce dernier sera la seconde instance de discours. D'abord introduit en non-personne dans le récit de Je 1, René de Bourneval est ensuite interpellé en vous, puis prend la parole. A ce niveau, le système allocutif est complet (je + vous), et fonctionne à plein en faisant jouer sa réversibilité : je devient vous et vous devient je. Dans ce cadre, Je 2 fait une narration où apparaissent, en non-personne, la mère du narrateur et les autres protagonistes du récit.

On notera que dans ce texte, aucun des Je narrateurs ne se pose en termes de scripteur du conte. Le système de communication qui, assez fréquemment, met en relation un JE scripteur avec le lecteur, n'est pas utilisé ici.

2.3.2 - Le testament de la mère, Mathilde de Croixluce, a un statut ambigu : il se situe à la fois dans le récit de Je 1 - René de Bourneval lit le testament au chasseur - et dans le récit de Je 2 - le notaire lit le testament aux héritiers, dont R. de Bourneval fait partie. Une troisième instance de discours apparaît ici : Je 3 (la mère) prend la parole. Les destinataires sont tous posés en non-personne ("Dieu", "mon cher fils René", "mon mari" ...). Y a-t-il là un respect pur et simple du style juridique, ou bien cette forme d'adresse sans interlocuteurs directs vise-t-elle aussi d'autres fins ? Nous proposerons plus loin une réponse à cette question.

2.3.3 - Après la lecture du testament s'esquisse un bref dialogue entre M. de Courcils et Bourneval père. Ce dernier assume solennellement son dire par la formule performative : "Moi, Simon de Bourneval, je déclare ...". Ainsi se trouve posé le dernier locuteur du texte, Je 4. L'échange entre les deux rivaux aboutit à une adresse de Bourneval père à son fils ; la question posée n'obtient de réponse qu'au niveau du code gestuel : "Je lui serrai la main sans répondre."

Les instances de discours sont donc très nombreuses dans ce texte. Pourquoi les avoir relevées systématiquement ? Parce qu'à notre avis ce premier découpage éclaire l'alternance des temps verbaux : on s'aperçoit que les personnes et les temps forment ici plusieurs systèmes emboîtés.

2.4 - Du plan du discours au plan de l'énonciation historique : systèmes enchâssés et ruptures

2.4.1 - Je 1 inscrit l'ensemble de son récit dans le système imparfait-passé simple. On a déjà noté (2.2.1) que le cadre allocutif est très effacé. On remarquera de plus que ce Je n'est pas renforcé dans sa subjectivité par des commentaires personnels ou par des marques d'expressivité. Pas de référence non plus à l'ici et au maintenant de son énonciation, au lieu et au moment où il raconte. Système du discours et système de l'énonciation historique entrent ici en concurrence dans une combinaison conflictuelle. Le résultat produit est un Je 1 distancé, qui a perdu une bonne partie de son statut de sujet. Mais il a gagné dans cet effacement partiel une position de narrateur en retrait, dominant les événements. La résultante n'est donc pas, selon nous, l'addition de je subjectif + passé simple objectif, mais un système intermédiaire dans lequel la connexion personnes-temps est fortement marquée. Ce Je, qui n'est pas "refendu" par un tu - selon l'expression bien connue de Lacan -, et qui est extrait de son cadre situationnel, devient un "super-narrateur" auquel personne ne peut répliquer, et ôter le pouvoir de la parole. Dire "je" est une appropriation du langage, mais cette appropriation s'inscrit ici dans l'"Histoire", au détriment de la valeur subjective de Je.

2.4.2 - Comme Je 1, Je 3 n'a pas d'interlocuteurs directs. Dans ce cas, la corrélation Je + passé composé et présent pose pleinement Mathilde de Croixluce dans son statut de locuteur en situation. La corrélation inscrit clairement cette plage de texte dans le plan du discours. Mais la relation intersubjective est rompue : de je $\xrightarrow{\quad}$ tu, il ne reste plus qu'un je hypertrophié. Je 3 $\xleftarrow{\quad}$ s'approprie la parole, non pas seulement pour raconter le passé comme Je 1, mais pour agir en sujet responsable de son dire. Je 3 parle, ses paroles sont des ordres, des actes : "Je demande pardon à Dieu ... de l'acte que je vais commettre". On remarque la présence de nombreux performatifs dans ce discours ; ces verbes ne se contentent pas de décrire un acte, ils l'accomplissent par la parole : "Je lui pardonne" décrit linguistiquement le pardon et le

rend en même temps effectif ; "Je ne lui dois rien" sert à rompre les liens d'obligation entre époux ; "Je laisse en dépôt" décrit et réalise à la fois le legs.

Ainsi, pour des raisons antithétiques, Je 1 et Je 3, émettent une parole sans réponse. La toute-puissance du premier s'ancre du côté de l'énonciation historique, de l'objectivité. La nature subjective du je, sans être niée, en est fortement neutralisée. Le pouvoir du second s'ancre au contraire dans le renforcement du moi en tant que sujet grâce à une temporalité de discours sans faille et fortement soulignée. La position transcendante de la testataire est telle qu'il n'y a aucune place dans sa parole pour un autre sujet possible, un tu réversible en je. Bien entendu, cette forme d'énonciation est presque inévitable dans un testament. Mais la contrainte du genre est mise à profit par le scripteur pour construire sur un paradoxe le point culminant du texte : c'est seulement après sa mort que Je 3 acquiert son autonomie de sujet qui prend le pouvoir. Sa parole vivante reste présente, et s'exprime avec une violence à la mesure de celle qu'elle a subie silencieusement pendant toute sa vie.

2.4.2 - Je 2, René de Bourneval, entre dans un système différent, puisque ce système s'inscrit, comme le personnage lui-même, dans un mouvement, une évolution. Je 2 développe d'abord un discours à base de présent ; on attendrait donc, quelques lignes plus bas : "Toute sa vie < a été > un martyre". Or c'est le passé simple fut que l'on rencontre. Dès que le propos de Je 2 s'installe dans un récit - où la mère, protagoniste principal, intervient en non-personne -, il se détache de l'effet de vécu au profit de la distanciation apportée, ici encore, par le passé simple. Le statut de narrateur de Je 2 semble donc proche de celui de Je 1, avec la corrélation je + passé simple. Mais en fait le traitement du système personnes-temps est plus nuancé. Je 2 ponctue son propos de nombreux retours au plan du discours, sous forme de courtes phrases incises : le système initial je + présent se maintient de manière souterraine,

avec quelques résurgences, tandis que prédomine une narration au passé simple et en non-personne, dans laquelle cependant le narrateur se pose en protagoniste, sous la forme : je + passé simple-imparfait.

A la clôture de ce récit, intervient le passage litigieux cité plus haut : "Je lui serrai la main. Et nous sommes sortis ensemble." Il s'agit du moment décisif pour Je 2 : il doit choisir entre deux pères, entre deux morales. Ce dernier passé simple du texte scelle à la fois la décision de Je 2 et la partie narrative distancée. A partir de ce point, René de Bourneval aborde le versant de sa vie où il se trouve encore. L'irruption du passé composé nous rapproche doublement du locuteur : il nous rapproche de son actualité, mais aussi du ton naturel de la conversation, dans lequel s'était engagée sa prise de parole. Des passés composés, on glisse aisément dans le présent : "Je ne suis point encore consolé". Nous sommes ramenés au système initial de Je 2 : la boucle est bouclée.

2.5 - Commentaires et retour critique à la théorie

2.5.1 - Disons, pour conclure sur ce point, que Benveniste, dans le cadre de ses hypothèses, n'avait pas ignoré les problèmes posés par les brusques passages d'un plan d'énonciation à l'autre, et les possibilités d'interférence entre une visée d'énonciation en discours et une visée d'énonciation objective, qui gomme les traces de l'énonciateur. Mais il n'apporte pas à ce problème délicat une importance suffisante, se bornant à suggérer dans une note une brève explication (6). C'est dans ce manque de clarté théorique que se sont engouffrées beaucoup de confusions. Pour tenter d'éviter nous-mêmes ce piège, nous préciserons que pour nous comme pour Benveniste un texte qui contient un récit, une narration, peut très bien raconter en restant dans le plan d'énonciation du discours. Les exemples en sont nombreux, dans la conversation quotidienne, mais aussi en littérature. Citons par exemple L'Etranger de Camus, La Modification de Butor ...

Énonciation historique, Histoire, sont deux manières de désigner une organisation systématique des temps et des personnes. Récit et narration renvoient simplement au fait de relater des événements, sans préjuger du système choisi pour mettre en forme le propos narratif (7).

2.5.2 - D'autre part, lorsqu'on dégage les niveaux d'énonciation et les Je du texte, il convient de distinguer soigneusement entre énonciateur et locuteur, au sens de Culioli (c'est-à-dire, entre producteur effectif du texte, et instances de discours dont les paroles sont citées par le texte). Il est clair que tous les Je du "Testament" sont des locuteurs, l'énonciateur Maupassant ne se posant jamais dans ce conte sous la forme subjective. La seule trace indirecte de sa présence est la dédicace "A Paul Hervieu", choix d'un destinataire privilégié du message littéraire. Benveniste, dans ses écrits sur la personne, n'avait pas opéré cette distinction capitale, sur laquelle doit s'appuyer constamment la linguistique textuelle (cf. Culioli, 1984).

2.5.3 - Enfin, tout le conte du "Testament" s'inscrit dans la problématique du discours rapporté : l'ensemble est un emboîtement de discours directs. On notera le cas de la lecture orale d'un texte écrit, type de discours direct que les analyses classiques n'avaient pas prévu. La lecture du testament opère, rappelons-le, à un double niveau dans la narration : d'une part, R. de Bourneval décrit à son ami la lecture chez le notaire, d'autre part, le chasseur décrit à ses compagnons la lecture du même testament par R. de Bourneval. Cet élément central du conte est donc enchâssé de manière complexe. La permanence du texte écrit, sur le feuillet jauni conservé pieusement par R. de Bourneval, symbolise à coup sûr la réactualisation toujours possible de la parole de la morte, et peut-être, par-delà, l'espoir de pérennité de l'écrit littéraire ?

2.6 - Imparfait et passé simple

2.6.1 - Ce problème constituerait à lui seul le sujet d'un article. Aussi nous bornerons-nous à quelques brèves remarques destinées à éclairer ce qui précède.

La lecture d'un texte suivi comme "Le Testament" prouve que l'alternance imparfait-passé simple ne se fait pas au hasard. Les narrations de Je 1 et Je 2 sont amorcées par des plages plus ou moins longues à l'imparfait, souvent accompagné de sa forme accomplie le plus-que-parfait. Le récit s'engage ainsi en douceur, alors qu'il se développe ensuite dans ses temps forts au passé simple. L'opposition de Weinrich entre "premier plan" et "arrière-plan" est ici éclairante (voir 1.3) et elle rejoint, les vues de Benveniste et de Guillaume. Le récit revient en decrescendo à l'imparfait, pour clôturer un épisode ("Ma mère ne disait rien" etc ...), ou l'ensemble de la narration ("... M. de Bourneval tuait en duel M. de Courcils" : nous reviendrons plus longuement sur cet exemple). L'observation des alinéas permet de repérer ce double fonctionnement de l'imparfait comme élément d'ouverture puis de fermeture d'une séquence.

Transformer un imparfait du texte en passé simple équivaldrait à changer l'éclairage des événements : "J'avais alors dix-huit ans" est posé comme une simple circonstance accompagnante. "J'eus alors dix-huit ans" en ferait un événement marquant pour la suite de l'histoire ; sa place même dans la narration devrait être modifiée. Le passé simple apparaît donc comme un élément dynamique, moteur de la narration, alors que l'imparfait est statique : il freine le tempo narratif. La rapidité du passé simple et la lenteur de l'imparfait, généralement attribuées au processus verbal extrait de son contexte ("il buvait" : action lente vs "il but" : action rapide) sont au contraire des résultantes de l'organisation temporelle de la chaîne discursive, du tempo narratif. Instantanéité

et durée se saisissent en contexte large, et s'actualisent dans l'activité de lecture.

2.6.2 - Ce type d'analyse éclaire le problème de l'imparfait dit "pittoresque". Son fonctionnement est à analyser selon la position qu'il occupe dans la narration. Il peut se situer à l'ouverture d'un passage narratif, à sa clôture, ou encore, de manière plus diffuse, entre ces deux pôles. Il correspond à un engagement ou à un désengagement progressif, par rapport aux passés simples de premier plan. Notre texte comporte un exemple clair d'imparfait pittoresque de clôture : "Deux jours plus tard, M. de Bourneval tuait en duel M. de Courcils". Hors contexte, rien de s'opposerait à la présence d'un passé simple "tua" (8). Les deux phrases ne sont cependant pas équivalentes, car elles impliquent deux stratégies opposées. Nous ne suivrons pas Guillaume lorsqu'il prétend voir dans ce type d'imparfait une vision ascendante maximale, réduisant pratiquement à zéro la vision rétrospective, descendante, que comporte surtout ce temps. Il pose ainsi en théorie une quasi-équivalence entre imparfait et passé simple. Utilisant Guillaume contre lui-même, nous préférons considérer que c'est ici plus que jamais la décadence qui caractérise l'imparfait (voir 1.1). Elle pose en retrait et dans une image statique le procès, là où il ne fait qu'engager la narration, ou signaler sa retombée finale. "Tuait" présente la mort de M. de Courcils comme une conséquence secondaire du choix que vient de faire R. de Bourneval, en scellant au passé simple la décision qui clôt son récit. Le rejet de son père selon la loi l'expulse dans les coulisses, banalisant sa mort. Si Maupassant avait opté pour le passé simple, le duel aurait pris rang parmi les éléments moteurs de ce drame, faisant du règlement de comptes entre deux rivaux l'aboutissement de l'histoire, et laissant à Bourneval père le geste décisif, alors que le récit est entièrement axé sur la mutation de Bourneval fils.

On constatera donc que pour nous l'imparfait pittoresque n'est pas foncièrement différent dans sa valeur, et dans son fonctionnement en contexte, des autres imparfaits.

Nous voudrions, en guise de conclusion, souligner deux points :

1) Les convergences qui ont été notées entre Benveniste, Weinrich et Guillaume ne relèvent pas dans notre esprit d'un "oecuménisme linguistique" destiné à aplatir les différences. A travers ces quelques suggestions théoriques et leur application à un récit de Maupassant, nous avons tenté d'ouvrir un débat. Cette discussion doit être reliée aux propositions de la praxématique, sur deux terrains qu'elle a privilégiés, dans sa réflexion et ses observations des dix dernières années : la linguistique textuelle de l'écrit, et l'étude de l'oral conversationnel.

2) Nous reconnaissons, à l'ouverture de cet article, qu'il était aujourd'hui tentant d'assimiler le domaine de l'"énonciation" et celui de la "pragmatique". Il reste cependant entre les deux champs de recherche une différence de point de vue assez fondamentale : les théories de l'énonciation s'ancrent dans un sujet, alors que la pragmatique, au nom de l'empirisme anglo-saxon, évacue totalement la dimension de la subjectivité, pour ne retenir de l'énonciation qu'une théorie de l'action, ou, parfois, pour réduire le fonctionnement du langage à des formulations logiques.

On peut certes, comme le fait A. Culioli (1984), reprocher à Benveniste d'avoir une pensée trop "dichotomique" : plutôt que deux systèmes cloisonnés, nous verrions volontiers "discours" et "Histoire" comme les deux pôles opposés d'un continuum. Cependant, au nom de la difficulté de mise en oeuvre d'une formulation incomplète et trop rigide, combien voit-on d'analystes rejeter en bloc les propositions de Benveniste, en repoussant l'ouverture novatrice que constitue la mise en relation des personnes et des temps ? Sur ce point, Benveniste demeure totalement d'actualité.

De même, son analyse du JE est incomplète (cf, ci-dessus 2.5.2). Mais du moins a-t-il le mérite de dégager le rôle central du JE énonciateur-locuteur, par lequel le producteur du message s'assume comme tel.

Par le biais des plans d'énonciation ou de la théorie de la personne, Benveniste nous ramène toujours au sujet inscrit dans sa parole. Dans la poussière des distinctions subtiles où nous entraînent parfois les analyses contemporaines, ce rappel à l'essentiel demeure plus que jamais utile.

* * *

Notes

- (1) E. Benveniste, "Problèmes de Linguistique générale", tome I, chapitres 18, 19, 20, 21 ; tome II, chapitre 5. Les articles recueillis dans le tome I sont centrés sur la notion de subjectivité dans le langage. L'article inséré dans le tome II ("L'appareil formel de l'énonciation") se consacre à la définition même du concept d'énonciation, et à l'examen des diverses marques d'énonciation dans l'énoncé.
- (2) "Problèmes de Linguistique générale", tome I, chapitre 19 : "Les Relations de Temps dans le Verbe français".
- (3) Pour la distinction glossogénie/préxéogénie, que la praxématique a emprunté à la psychomécanique du langage, on pourra se reporter à la "Terminologie de la Praxématique" (Cahiers de Praxématique n° 3, Université P. Valéry, Montpellier), et à l'article de F. Gardès-Madray dans ce numéro ("Temps, Langage et Praxis").
- (4) cf. G. Guillaume, Temps et Verbe, Langage et Science du Langage, et Leçons de Linguistique, série 1, vol. 1, p. 88 sqq).
Par l'assimilation que nous opérons entre incidence (α) et décadence (ω) d'une part, ascendance et descendance d'autre part, nous nous écartons de la lettre du guillaumisme.
- (5) Leçons de Linguistique, C3, p. 46 sqq.
- (6) Il écrit dans son article : "Le discours exclura l'aoriste, mais le récit historique, qui l'emploie constamment, n'en

retiendra que les formes de 3ème personne." Et il commente ainsi, dans une note en bas de page : "Il faudrait nuancer cette affirmation. Le romancier emploie encore sans effort l'aoriste aux lères personnes du singulier et du pluriel. On en trouvera à chaque page d'un récit comme Le grand Meaulnes d'Alain Fournier. Mais il en va autrement de l'historien." Les cas de Je ou de Nous + passé simple sont donc expliqués comme des réminiscences, dans le style littéraire, d'un état de langue ancien. Cette justification est bien peu satisfaisante ; on pourrait objecter à Benveniste que "l'historien" dont il nous parle ne se prive pas non plus d'associer parfois lère personne et passé simple. En refusant de reconnaître qu'il peut exister dans les textes divers types d'association conflictuelle entre objectivité et subjectivité, le linguiste s'engage selon nous dans une impasse.

- (7) En retenant le terme de RECIT pour désigner le mode d'énonciation de l'historien, les commentateurs n'ont fait qu'élargir la brèche où s'engouffrent les confusions ... Sur ce point, la terminologie de Benveniste est pourtant claire. "Histoire" renvoie au mode d'énonciation de l'historien, et non à la narration, puisqu'aussi bien on peut raconter des histoires dans la temporalité du discours. (cf p. 242, note 2).
- (8) On pourrait objecter que le système temporel du texte est revenu au plan du discours, à partir de la phrase : "Et nous sommes sortis ensemble". Le temps attendu serait donc plutôt le passé composé : "Deux jours plus tard, M. de Bourneval a tué M. de Courcils". Cependant, une telle option ramènerait vers l'actualité de parole de René de Bourneval d'un événement qu'il rejette loin de lui, comme dernier avatar d'un passé révolu, et notre sentiment linguistique nous indique bien que la phrase au passé composé "sonnerait faux". Le bénéfice apporté par l'imparfait "tuait" se situe également ici : il permet de jouer sur les deux temporalités discours / Histoire (l'imparfait étant un temps commun aux deux plans d'énonciation).

* * *

Bibliographie

- | | | |
|--------------------------------------------|------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| M. Bakhtine | 1929 | "Le marxisme et la Philosophie du Langage", trad. française éd. de Minuit, Paris, 1977. |
| E. Benveniste | 1966 | Problèmes de Linguistique générale, tome I, Gallimard, Paris. |
| | 1974 | Problèmes de Linguistique générale, tome II, Gallimard, Paris. |
| A. Culioli | 1984 | "Théorie du Langage et Théorie des Langues", Actes du Colloque "E. Benveniste aujourd'hui", Bibliothèque de l'Information grammaticale, Paris. |
| C. Hagege | 1984 | "Les Pièges de la Parole. Pour une Linguistique socio-opérative", Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, tome LXXIX, fascicule 1. |
| G. Guillaume | 1929 | Temps et Verbes, rééd. H. Champion, 1968. |
| | 1964 | "La Représentation du Temps dans la Langue française", Langage et Science du Langage, Nizet et Presses de l'Univ. Laval. |
| | 1971 | Leçons de Linguistique, série A, vol. 1, Presses de l'Univ. Laval. |
| | 1973 | Leçons de Linguistique, série C, vol. 3, Klincksieck et Presses de l'Univ. Laval. |
| A. Joly (éd.) | 1980 | La Psychomécanique et les Théories de l'Enonciation, Presses Universitaires de Lille. |
| R. Lafont
Gardès-Madray | 1976 | Introduction à l'analyse textuelle, F. Larousse, Paris, rééd. Langue et Praxis, Montpellier (Univ. P. Valéry). |
| R. Lafont
F. Gardès-Madray
P. Siblot | 1983 | "Pratiques praxématiques", Cahiers de Linguistique sociale n° 6, Univ. de Rouen. |
| H. Weinrich | 1964 | Le Temps, trad. française éd. du Seuil, Paris, 1973. |